

ELFRIEDE JELINEK

SUR LA BRÈCHE, SANS FARD, AVEC ARTIFICES

Née le 20 octobre 1946 à Mürzzuschlag / Styrie (Autriche), Elfriede Jelinek passe son enfance à Vienne, vit quelques années à Berlin et à Rome. Dès 1969, elle rafle un prix littéraire après l'autre — jusqu'à aujourd'hui, elle en a reçu pas moins de neuf, dont le prestigieux Prix Heinrich-Böll de Cologne (1986) ainsi que le Prix d'Excellence de la ville de Vienne (1989). Elle s'est rapidement fait connaître, détester et respecter par des textes provocants, extrêmement dérangeants. Pour les uns, chacun de ses mots est une brûlure, les autres ne trouvent dans ses textes que froid glacial. Elfriede Jelinek s'attaque à des mythes, qu'elle amène au jour dans une langue toujours nouvelle, violente et d'une beauté saisissante. Elle se révèle profondément engagée politiquement et les agressions dont elle a été souvent l'objet dans son pays natal ne la font pas reculer. Aujourd'hui, le trio d'écrivains autrichiens modernes qu'elle forme, avec Thomas Bernhard et Peter Handke est connu partout dans le monde. Elfriede Jelinek est écoutée, lue, discutée passionnément. Elle a accordé cette entrevue à Nuit blanche, le 14 juin 1993, à Munich.

Nuit blanche : Très tôt, vous avez commencé à écrire des textes qui dès le départ dérangeaient. Étiez-vous encouragée par votre entourage, votre famille par exemple ?

Elfriede Jelinek : Oui et non. Je suis issue d'une famille viennoise, véritable reflet de la vieille monarchie multiculturelle : mon père était tchèque ; chimiste d'ascendance juive, il adorait argumenter, discuter ; si j'écris, c'est sans doute grâce à lui, en partie du moins. Il m'a montré quel plaisir il y a dans l'argumentation, à manier le verbe. Ma mère est de souche roumaine et allemande. J'ai passé mon enfance à Vienne, j'y ai étudié, entre autres, le piano, l'orgue, le violon, la composition. J'ai même obtenu mon diplôme de fin d'études en musique, pour l'orgue... À l'université, j'ai suivi des cours en histoire de l'art et en théâtre, sans toutefois faire sanctionner ces études par des examens. Très tôt, j'ai écrit des poèmes, publiés d'abord dans la plus importante revue d'avant-garde autrichienne, *Protokolle*, un premier roman, *Bukolit*, que personne ne connaît, et qui est fortement influencé par des courants post-dadaïstes. Le livre devait paraître d'abord chez Rowohlt¹. Mais à ce moment-là je travaillais déjà sur *Wir sind lockvögel, baby*, qui s'organise autour de la problématique de la

littérature 'à quatre sous', des bandes dessinées. Rowohlt a finalement pris ce texte-là ; *Bukolit* devait paraître chez un petit éditeur viennois, quelques années plus tard.

N.B. : Vos livres sont traduits en plusieurs langues ; quatre ont paru en France. La critique est invariablement élogieuse, mais reste souvent perplexe devant votre engagement. *Lust* a été vendu le premier jour à des milliers d'exemplaires. À quoi tient votre succès, alors que la critique dit aux lecteurs que vous faites peur et que vos textes sont d'une violence extrême ?

E.J. : Je suis la première à être étonnée de ce succès. Hier, un acteur du théâtre de la «Burg»² a lu des extraits de *Lust*. J'ai eu l'occasion de discuter avec les auditeurs. Ils m'ont dit invariablement qu'ils avaient d'abord fermé le livre, parce qu'ils croyaient avoir affaire à un texte pornographique. Dommage que l'accueil de *Lust* ne soit pas allé dans la bonne direction. Les journaux titraient : «Un porno raté, écrit par une femme». D'abord, je voulais effectivement écrire un porno, mais je me suis rendu compte qu'une telle entreprise m'était impossible. C'est l'homme qui fait de la pornographie ; la femme est tout au plus l'objet muet du regard masculin. ▶